L'étranger venu de la mer

Naissance et conscience de la « frontière de mer » dans les îles
Britanniques à la fin du Moyen Âge (XIII^e-XIV^e siècles)

Frédérique Laget

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1015>

DOI : 10.4000/abpo.1015

ISBN : 978-2-7535-1517-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 2010

Pagination : 177-191

ISBN : 978-2-7535-1146-0

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Frédérique Laget, « L'étranger venu de la mer », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 117-1 | 2010, mis en ligne le 20 avril 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1015> ; DOI : 10.4000/abpo.1015

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Presses universitaires de Rennes

L'étranger venu de la mer

Naissance et conscience de la « frontière de mer » dans les îles Britanniques à la fin du Moyen Âge (XIII^e-XIV^e siècles)

Frédérique Laget

- 1 L'étranger représente-t-il un risque dans les îles Britanniques à la fin du Moyen Âge ? Si oui, de quel type de risque s'agit-il ? Et comment est-il combattu ? À la racine de ces questions, on trouve souvent trois présupposés. Tout d'abord, le milieu insulaire favoriserait un repli sur soi propice à la crainte des étrangers. Ensuite, les Anglais (plus que les Britanniques en général) ont depuis le Moyen Âge une réputation de xénophobie qui a allègrement passé les siècles¹. Enfin, il est à noter que dès le Moyen Âge, les Anglais à l'étranger se mêlent très rarement à la population locale, au contraire des autres nationalités ; d'autres articles du présent recueil évoquent cela plus en détail.
- 2 Les deux derniers points exigent un examen poussé des mentalités qui permettrait de dépasser l'habituel malentendu du « particularisme » britannique². Ce n'est pas là notre propos. Nous nous concentrerons sur les aspects géographiques – l'insularité – et politiques – la perception de l'étranger dans l'idéologie politique – du problème. Autrement dit, le fait que les Îles Britanniques soient entourées par la mer fait-il de celle-ci une frontière ? L'insularité britannique fait-elle des étrangers venant par mer un risque particulier ?
- 3 Pour tenter de répondre à cette question, il faut tout d'abord cerner de quoi l'on parle. La question de l'« étrangeté », de l'« extranéité », est complexe. Les îles Britanniques abritent différents peuples depuis le haut Moyen Âge : la césure la plus notable après le V^e siècle est celle qui sépare les « Celtes » des « Anglo-Saxons³ ». À partir du VIII^e siècle, les invasions scandinaves donnent naissance au clivage entre « Vikings » et « Anglo-Saxons », bien que les Scandinaves installés définitivement en Grande-Bretagne y aient vécu pacifiquement (ainsi dans le Danelaw)⁴. Quant à la conquête normande de 1066, malgré le profond bouleversement qu'elle inaugure, elle ne fait qu'apporter un nouveau clivage idéologique : si les étrangers que sont les Normands s'imposent sans véritable difficulté, ils instaurent progressivement des distinctions entre Anglais (ou « Anglo-Normands »), Gallois, Écossais, Irlandais, qui reviennent en fait à distinguer un « centre »

(l'Angleterre, et au-delà le cœur de l'empire Plantagenêt, sur le continent) de ses « périphéries » (les mondes celtiques encore mal connus et mal dominés).

- 4 Dans ces conditions, qui est étranger dans les îles Britanniques ? La réponse à cette question serait similaire sur le continent, et les autres articles le rappellent à juste titre : c'est une notion à géométrie variable, qui se définit à différentes échelles (la parentèle, la guilde, la paroisse, la communauté urbaine ou rurale, l'appartenance au même royaume)⁵. Nous comptons l'étudier dans un cadre très précis, celui de l'idéologie politique. Par conséquent, le terme d'« étranger » sera pris ici dans l'acception d'« étranger au royaume », en l'occurrence, au royaume d'Angleterre. Quelques exemples locaux nous aideront à tenter de comprendre le rapport entre la mer et l'étranger et la naissance de cette « frontière de mer » que Froissart évoque à plusieurs reprises dans ses *Chroniques*.
- 5 Les XIII^e et XIV^e siècles constituent un tournant en la matière : c'est le moment où l'Angleterre s'affirme comme puissance dominante au sein des îles Britanniques, où elle fait montre d'une politique agressive à l'égard de ses voisins et où la guerre contre la France fait de la mer une frontière entre deux pays. Des circonstances particulières, notamment béliqueses, accroissent le danger.
- 6 Les aspects économiques de la question, et surtout le traitement des marchands étrangers, ne seront pas abordés ici. Les intérêts commerciaux et économiques, en effet, ne sont pas exactement les mêmes que les intérêts politiques. Ajoutons à cela que le statut juridique des marchands étrangers, qui conditionne leur accueil et leur traitement, est plus fondé sur leur condition sociale de marchands libres que sur leur qualité d'étrangers⁶. Ce sont plutôt des aspects idéologiques qui retiendront notre attention, à travers des sources politiques, mais aussi historiques (notamment des chroniques). Il faut en outre distinguer « l'étranger », au singulier, et « les étrangers » : tandis que le second terme désigne une somme d'individus, le premier se réfère à une notion abstraite et souvent connotée idéologiquement, qui sera étudiée ici.

L'étranger venu de la mer

- 7 En quoi l'étranger venant par la mer serait-il différent de l'étranger terrien, c'est-à-dire un Écossais pour un Anglais, un Anglais pour un Gallois, un Français pour un Anglais d'Aquitaine, etc. ? Une petite comparaison peut nous éclairer.
- 8 En 1188, Giraud de Barri, dit également Giraldus Cambrensis, termine de rédiger la *Topographia Hibernica*, ou *Topographie de l'Irlande*. Ce clerc gallois accompagne les Plantagenêts dans leur conquête de l'Irlande, et dépeint ce pays et ses habitants dans un but à la fois scientifique et idéologique⁷. Il rapporte une anecdote qu'on lui a relatée :
 « [...] En effet, j'ai entendu des matelots raconter qu'un jour, pendant le carême, ils avaient été poussés par une violente tempête vers les immensités insondables du nord de la mer du Connacht. [...] En moins de trois jours la tempête s'apaisa ; l'air redevint serein et la mer calme. Alors ils aperçurent, à peu de distance, ce qui leur parut être une terre, qui leur était jusque là totalement inconnue.
 Peu après, ils virent se diriger vers eux, venant de cette terre, une petite embarcation à rames, étroite et allongée, faite d'osier tressé et couverte de peaux d'animaux cousues entre elles. À bord se trouvaient deux hommes entièrement nus, à l'exception d'une large ceinture de cuir brut nouée autour de leurs reins. Ils avaient des cheveux blonds très longs qui tombaient sur leurs épaules, suivant l'usage irlandais, et leur couvraient presque tout le corps. Quand les matelots apprirent qu'ils étaient du Connacht et parlaient irlandais, ils les firent monter à

bord de leur navire. Les deux hommes se mirent à s'étonner de tout ce qu'ils voyaient comme de choses nouvelles.

Ils disaient n'avoir jamais vu auparavant de grand bateau en bois, ni de vêtements d'hommes. On leur offrit à manger du pain et du fromage, mais ils refusèrent l'un et l'autre de ces aliments qu'ils ne connaissaient pas. Ils expliquèrent qu'ils avaient l'habitude de se nourrir seulement de viande, de poisson et de lait. Ils ne portaient pas de vêtements, sauf des peaux de bêtes, parfois, en cas de grande nécessité. Ils demandèrent aux matelots s'ils avaient de la viande à bord pour déjeuner ; ceux-ci répondirent qu'on ne pouvait manger de viande pendant le carême, mais eux ne savaient pas ce qu'était le carême. Ils n'avaient aucune notion de l'année, du mois, de la semaine, et ignoraient complètement le nom des jours. Quand on leur demanda s'ils étaient chrétiens et baptisés, ils répondirent qu'ils n'avaient jamais entendu parler du Christ et qu'ils ne le connaissaient pas⁸ ».

- 9 Ce texte donne une vision de l'étranger purement anthropologique. Le clivage entre « nous » et « eux » se fonde sur la connaissance de choses jugées indispensables à la civilisation, au premier chef le Christ. L'extranéité est ici la marque de la barbarie. Ajoutons à cela que le motif de la rencontre au milieu de la mer, probablement ancien, signale pour le lecteur averti un événement de type extraordinaire, voire surnaturel : il est au cœur du voyage de saint Brendan, dont l'origine remonte au v^e siècle et qui fut maintes fois relaté au cours du Moyen Âge. On le retrouve dans plusieurs légendes de l'Atlantique nord. On reconnaît là le motif de l'inversion, où les protagonistes rencontrent quelqu'un ou quelque chose qui s'avère être leur double inversé. La mer, élément hors du monde connu, se prête particulièrement à ces rencontres proprement « merveilleuses⁹ ». En outre, les matelots sont victimes d'une tempête qui dure trois jours, ce qui est un lieu commun classique dans la littérature¹⁰.
- 10 L'étranger ne se distingue, chez Giraud, ni par sa langue ni par sa nation, mais par son exclusion de la « civilisation ». En cela, notre clerc est assez représentatif de l'ambition des Plantagenêts dans les îles Britanniques : conquérir les périphéries celtiques, non pas uniquement par la guerre et la soumission de force, mais principalement par l'assimilation¹¹.
- 11 Giraud est un clerc qui présente une version idéologisée des événements qu'il narre. Près de deux cents ans plus tard, d'autres clercs, relatant eux aussi des faits qui leur semblent mémorables¹², donnent des étrangers venant par la mer une toute autre vision. Prenons le cas de l'un des continuateurs de Matthieu Paris à l'abbaye de Saint-Alban, Thomas Walsingham. Sa *Chronica maiora* couvre les années 1376-1420 et se distingue d'autres chroniques contemporaines par sa virulence envers les « non-Anglais ». Ainsi, par exemple, lors de la retraite française de 1377 :

« Lorsque les Français s'aperçurent que l'hiver était sur eux, ils se hâtèrent de rentrer dans leur pays, surtout parce que les galées dans lesquelles ils étaient ne pouvaient supporter les intempéries hivernales de cette année. Bien qu'ils aient tenté de faire irruption en de multiples lieux, ils ne débarquèrent nulle part, sauf là où aucune défense de mer n'avait été constituée. De sorte que, s'ils avaient été aussi courageux que leur armée était nombreuse, l'Angleterre aurait certainement subi d'irréparables pertes. Mais béni soit Dieu pour tout, qui garda les Anglais en Sa mémoire, les appelant à la pénitence par des événements si terrifiants, de sorte qu'ils furent ramenés des erreurs de leurs chemins alors qu'ils ne savaient comment jouir de Sa douceur¹³. »
- 12 Cet extrait est loin d'être le seul à évoquer les étrangers, et notamment les Français. Il est cependant emblématique de la rhétorique de Walsingham pour deux raisons. Tout d'abord, il souligne la couardise des Français, ce que notre auteur ne se prive pas de faire

en d'autres occasions, utilisant là un stéréotype déjà largement répandu à l'époque. Ensuite, ce sont des différences de « nations » (nous n'employons qu'avec précaution un terme dont l'usage pourra paraître ici anachronique) et non des différences anthropologiques qu'il remarque. L'étranger se définit en creux comme « celui qui n'est pas Anglais ». Cela correspond, il faut le remarquer, à un clivage réel, et qui naît au cours du XIV^e siècle : sont intégrés à la « nation » ceux qui bénéficient de la protection du roi. Pour ce faire, il leur faut prêter hommage au roi, dans certains cas un hommage lige¹⁴. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

- 13 Chez Walsingham, il faut noter que l'étranger est systématiquement présenté comme une menace ; la référence fréquente qu'il fait aux défenses côtières souligne bien qu'il s'agit avant tout de s'en protéger, si bien que les étrangers lui paraissent animés d'une hostilité naturelle autant qu'injustifiée envers les Anglais *parce qu'ils sont Anglais*. L'extrait suivant est à ce titre particulièrement éclairant :

« À la même époque [1385], le roi de France et ses Français commencèrent à se vanter de la destruction qu'il avait imaginé infliger au royaume d'Angleterre depuis longtemps, et donna des ordres pour rassembler des bateaux de partout (*undecunque*) en une flotte et les amarrer à L'Écluse. [...] Une rumeur circula en Angleterre, disant que six cents navires avec une énorme armée étaient sur le point de s'y diriger, et qu'ils rempliraient sur-le-champ la totalité du royaume comme des sauterelles sans qu'il y ait le moindre espoir de salut ; et non seulement les gens du commun, mais aussi les chevaliers eux-mêmes, jadis entraînés, désormais ramollis (*effeminati*), jadis hardis et désormais craintifs, jadis avisés et désormais déraisonnables et lâches, commencèrent à trembler, et ils parlaient, non de résistance ou de tactiques de guerre, mais de fuite et de reddition¹⁵. »

- 14 Ce qui est au départ une rumeur d'invasion française, phénomène presque courant depuis la fin du XIII^e siècle, devient chez Thomas Walsingham une vision eschatologique. Trois choses sont à remarquer dans cet extrait. Ni ici, ni ailleurs, le texte ne mentionne de raison à cette volonté de « destruction » (*exicium*) ; elle apparaît comme la manifestation d'une haine gratuite et tenace, que la simple conquête ne suffirait pas à apaiser. Cette menace inclut également d'autres nations, on ne sait exactement lesquelles (« des bateaux de partout », *undecunque*) ; l'Angleterre apparaît donc entourée de nations menaçantes. Tout ce qui n'est pas anglais est hostile à l'Angleterre et il faut s'en protéger. La terreur qu'inspire cette rumeur d'invasion est caractéristique. Walsingham fait une référence très claire à l'une des douze plaies d'Égypte, l'invasion de criquets ; c'est un élément significatif, car les malheurs de l'Angleterre sont chez lui une expiation de ses péchés.
- 15 Le moine de Saint-Alban, on le voit bien, propose une vision particulièrement catastrophiste de la situation de l'Angleterre à la fin du XIV^e siècle. Ce point de vue particulier ne peut pas être appliqué mécaniquement au reste de la population britannique, ni même aux autres membres de l'élite intellectuelle anglaise ; en revanche, il révèle, derrière une sensibilité individuelle, un air du temps propice aux inquiétudes et aux peurs d'invasion. Walsingham s'inscrit dans ce contexte avec l'outillage mental qui est celui de son milieu et la personnalité qui est la sienne.
- 16 Au-delà de ces premières remarques, que peut nous apprendre la tonalité eschatologique de ce texte ? Que l'Angleterre apparaît entourée d'ennemis, ce qui crée une équivalence implicite et automatique entre nations étrangères proches, d'une part, et ennemis d'autre part. Que ces ennemis arrivent par mer, ce qui rend leur invasion d'autant plus

imprévisible et donc d'autant plus redoutée. L'Angleterre apparaît chez Walsingham comme une « cité assiégée », dont les murailles seraient la mer.

- 17 Peut-on attribuer cela au seul contexte de la guerre de Cent Ans ? À partir du XIII^e siècle déjà, l'Angleterre se lance dans la défense de ses côtes. Nous étudierons plus loin cet aspect de la question. Reste que cette fortification de la grande île britannique révèle en creux la conscience croissante que les autorités politiques ont du risque maritime, ou plus exactement « venant par mer ». Les menaces françaises, notamment l'invasion ratée de 1216-1217, incitent les rois anglais à se protéger de l'étranger lorsqu'il vient par la mer. Ainsi, le 21 septembre 1264, Henri III donne des ordres précis pour garder les côtes anglaises : installation d'un guet en Essex, Norfolk et Suffolk, réquisition de chevaliers, équipement des navires royaux mouillant à Sandwich¹⁶. Pourquoi ces précisions ? Le texte du *Calendar of Patent Rolls* dit « puisque cela est nécessaire, pour la défense du royaume contre l'invasion des étrangers [...] »¹⁷. Sur toutes les lettres patentes des rois anglais de notre période ordonnant la surveillance des côtes, celle-ci est la seule à mentionner une invasion d'étrangers indéfinis ; d'autres citent nommément les Écossais¹⁸ ou les Français¹⁹. Qui sont alors les « étrangers » évoqués par Henri III, et pourquoi reste-t-il si évasif ? Sans doute cette mention imprécise trahit-elle l'angoisse du roi envers une attaque qui pourrait arriver à tout moment, sans que l'on puisse savoir d'où elle viendra.
- 18 L'on retrouve quelque chose de similaire dans un autre texte de la Chancellerie anglaise, un siècle plus tard, à l'époque d'Édouard III, dans un *memorandum* des réclamations de Rye, Hastings et Winchelsea :

« Fait a remembrer que la ville de Rye par la coste de la mer n'est de peu afforce pour defense de la dite ville, et comme que les gents soient de une conye et de une volonte, eux ne osent enprendre pour eux mesmes pour saluement garder cele ville pour enemys doint eux pourrouint, que les gentz del ysle de Oxneye²⁰ soient assignez a eux. [...] »

Item les bones gentz de Wynchelse ont bien afforce lour ville devers la mer, et ne soi doutent des aliens, or la garde soet ordine come sus est dit [...] »²¹.
- 19 Le terme *alien*, passé en anglais à partir du XIV^e siècle, vient du latin *alienus*, signifiant littéralement « qui appartient à un autre », et de là « étranger ». Ici, les villes réclament de pouvoir organiser leurs défenses contre à la fois les *ennemis* et les *étrangers* ; il semble bien que les deux catégories soient utilisées de façon interchangeable. Notons bien que les deux villes évoquent leurs défenses « par la coste de la mer », « devers la mer » : il ne s'agit pas d'éventuels intrus arrivant par voie de terre, mais bien de quiconque débarquerait par la mer. Dans ce cas comme dans les précédents, on ne sort pas de la rhétorique obsidionale que nous avons vue plus haut chez Thomas Walsingham.
- 20 Si ces témoignages tendent à assimiler étrangers et ennemis, c'est sans doute aussi parce que l'étranger, dans le discours politique, est celui qui n'est pas allié au roi, et qui est par conséquent un ennemi potentiel. Le 28 septembre 1295, Édouard I^{er} proclame l'édit suivant :

« Mandate to John Buteturte, keeper of the sea-coast at Jernemut²², and his bailiffs of Jernemuth, to make public proclamation once a week that no persons presume to molest men of Holland, Zeland and Friesland, who are of the king's alliance, and are coming to fish off Jernemuth, but that they be aiding and assisting them until Martilmas^{23, 24}. »
- 21 Ces pêcheurs hollandais, zélandais et frisons sont protégés car leurs nations sont alliées du roi²⁵. Ils lui ont donc indirectement prêté allégeance et ne sont pas considérés comme réellement « étrangers ». Leur sort ne diffère pas de celui d'un Anglais : la protection du

roi s'obtient, non en raison de l'appartenance à telle ou telle nation, mais en échange d'une garantie de fidélité²⁶. Il serait pourtant précipité d'en déduire que l'alliance royale fait de ces étrangers des sujets du roi d'Angleterre. Simplement, ils n'en sont pas ennemis. La proclamation ordonnée par le roi semble toutefois signifier que pour les gens du cru, ces hommes arrivant sur leurs bateaux sont perçus comme une concurrence menaçante. Le discours royal n'est donc pas à considérer comme représentatif de faits de mentalités qui seraient partagés par l'ensemble des sujets du royaume ; il caractérise une idéologie politique particulière.

- 22 Tandis que la mer de Giraud était ouverte sur de bienveillants inconnus, incarnant un monde à conquérir, celle de Walsingham, de Rye ou Winchelsea, des pêcheurs de Yarmouth, convoie des étrangers menaçants dont il faut se protéger.

Comment se protéger de l'étranger ?

- 23 La surveillance côtière se met en place dès avant la guerre de Cent Ans, à partir du règne d'Édouard 1^{er}, c'est-à-dire à un moment où l'Angleterre redoute encore une invasion française. À partir des années 1330, les craintes anglaises se révèlent fondées, mais l'ennemi attaque sous une autre forme : le raid côtier, qui a une portée économique (puisqu'il touche les ports) et psychologique profonde. Sa pratique est initiée par les Écossais. Durant toute la décennie 1330, ils attaquent quasiment une fois par an, en East Anglia, sur la côte sud, sur l'île de Man. À partir de 1338, ce sont les Français qui prennent le relais : Portsmouth et Southampton sont ravagés en 1338, Harwich, Hastings et Plymouth en 1339.
- 24 La garde de la côte est bien attestée sur le continent depuis le haut Moyen Âge : dès le XIII^e siècle en Normandie, des hommes soldés assurent le Guet de la Mer²⁷. En Angleterre, c'est encore une fois Édouard 1^{er} qui désigne les premiers amiraux dans les années 1290, et qui restaure par la même occasion l'office de Gardien de la Côte, ou de la Mer (*Keeper of the Coast, of the Sea*). Ainsi, en 1295, entre le 16 septembre et le 6 décembre, il assigne 14 personnes à la garde des régions maritimes du pays, pour une durée indéterminée²⁸. L'*earl* de Warenne semble tout superviser puisqu'il est affecté sur la côte (« *[to] the sea coast* »), sans autre précision, et peut contraindre tout homme à participer à la défense côtière si cela s'avère nécessaire²⁹. Il est le premier nommé. Les suivants sont affectés à Yarmouth, dans le Surrey et le Sussex, dans le Kent, à Jersey et Guernesey, à Lewes, Pevensey et Hastings (East Sussex), à Chichester, Arundel et Bramble (West Sussex), à Southampton et dans l'île de Wight, dans l'Essex, le Suffolk, à Norwich, dans le Norfolk. Les archives de l'Échiquier, à Londres, comptent plusieurs listes d'hommes astreints à la surveillance des côtes et payés en fonction de leurs jours de travail sur les mêmes côtes³⁰. Si l'on cartographie les localisations de ces premières surveillances côtières, on constate que l'Angleterre est alors un pays qui cherche à se protéger de l'étranger sur quasiment toutes ses côtes (fig. 1).

Figure 1 – Le guet de la mer en Angleterre

- 25 Ce système est officialisé en 1339 avec la création de la *Sea Guard*, une milice côtière recrutée dans tous les districts situés à moins de 18 miles de la côte. Elle dépend du *Keeper* de son comté³¹. Une hiérarchie administrative commence à se dessiner pour la seule surveillance de la mer.
- 26 La défense passe également par le renforcement des villes côtières. Yarmouth se dit en 1385 « frontiere et forte ville de guerre³² », ce qui laisse à penser que les deux vont de pair. Dans le *memorandum* daté du règne d'Édouard III que nous avons cité quelques pages plus haut, Rye, Winchelsea et Hastings ont réclamé au roi des moyens pour pouvoir renforcer les défenses de leurs forteresses.

« Fait a remembrer que la ville de Rye par la coste de la mer n'est de peu afforce pour defense de la dite ville, et comme que les gents soient de une conyve et de une volunte, eux ne osent enprendre pour eux mesmes pour saluement garder cele ville pour enemys doint eux pourrouint, que les gentz del ysl de Oxneye soient assignez a eux.

Item les gentz qui sont de la Rye, Wynchelse, Hastings et autres sur celes costes et ports, que Johan de Dokhole et Johan de Datelessois et Johan de Ore [onement et semblablement] soient assignes gardeins et arraiours en la mer pour faire la garde, solent ce que ad este use avant ces houres et de foires, harinbelnes et autres choses pour la dite garde en le pays de Hastynges.

Item les bones gentz de Wynchelse ont bien afforce lour ville devers la mer, et ne soi doutent des aliens or la garde soet ordine come sus est dit, mais ils soi doutent plus des de[-] [ems] come le portour de ceste vous dirra plus pleinement doit il comment ordiner hasoist remedie [-]³³ eschire.

Item les gentz de Hastynges sont en grendres perils que les autres, pour que eux seront que eux puissent estre aider de cent archiers, et eux mesmes les trovint a manger et boire a ou que eux dient les autres villes par les costes, al aide de Dieu, seroient bien gardes or gardeins et conestables et hernebelenes et autres choses

soient ordines solont le anncient manere et commissions faites as gentz en pais et brefs mandes as abbes et priours et autes granntz que onnt ores en la mer qils soit treient lanndroites oue lour mesnye et que ceux qui seront assignes gardeins eient poair a destrendre et punir ceux qui deyent la garde faire [...]»³⁴.

- 27 Nous voyons bien ici que la défense des villes côtières est une prérogative royale : c'est le roi qui y affecte le personnel. La défense de Rye par les gens de l'île d'Oxney, la désignation de trois Gardiens de la côte, l'envoi de cent archers relèvent de la Chancellerie. En revanche, ce sont les habitants de Hastings qui doivent entretenir les archers. La mise en place d'une administration spécifiquement dédiée à ce problème de défense côtière se confirme. La protection contre le risque de l'étranger devient une question d'État. Plus tard, sous les Tudor, la prise en main étatique de l'immigration (autrement dit, des étrangers qui s'installent à demeure en Angleterre) devient un fait³⁵. Il est permis de penser que parmi les facteurs qui entrent dans l'explication de ce problème complexe, on trouve une perception particulière de la mer qui entoure les îles Britanniques.

La mer, danger ou protection ?

- 28 Le XIII^e siècle est le moment où l'Angleterre s'affirme comme une véritable puissance régionale. Il nous faut ici faire une incise à ce sujet, car cet élément nouveau crée des ennemis pour l'Angleterre et accroît les tensions sur ses marches.
- 29 Le premier choc se produit en 1204. Au temps de l'empire Plantagenêt, la mer constituait une route qui reliait les deux grands ensembles français et anglais. La *transfretatio regis*, notamment, autrement dit le service de transport du roi d'une rive à l'autre, montrait bien que si la Manche constituait un obstacle naturel au cœur de l'ensemble anglo-normand, cela n'interdisait nullement les communications d'une rive à l'autre³⁶. D'un côté à l'autre de la mer, l'on restait dans un même ensemble politique. La perte de la Normandie par l'Angleterre, en 1204, fait de cette limite naturelle une frontière politique.
- 30 En outre, à la fin du XIII^e siècle, les rois anglais se lancent dans la conquête par la force de territoires sur lesquels ils avaient déjà une autorité féodale³⁷. Auparavant, un certain *statu quo* s'était maintenu ; les troubles s'étaient raréfiés sur les périphéries de l'Angleterre. Tout cela change après 1270 : le Pays de Galles est conquis en deux guerres (1277 et 1282), l'Écosse est envahie en 1296, dix ans après la mort de son roi Alexandre III, les incidents se multiplient sur les marches de Guyenne. Les causes possibles de la politique agressive d'Édouard I^{er} sont multiples, et il serait ici hors de propos de les énumérer. Toutefois, il faut constater que ces conquêtes militaires sont à l'origine de guerres plus ou moins longues (l'Écosse reste longtemps après une épine douloureuse dans le pied anglais, au moins jusqu'au milieu du XIV^e siècle) et créent, de fait, des ennemis déclarés de l'Angleterre. Ses voisins celtiques étaient déjà quelque peu étrangers ; ils deviennent inquiétants. Encore faut-il mentionner l'adversaire naissant des rois anglais, la France : depuis la tentative d'invasion de 1216-1217, qui avait vu Louis VIII prendre pied en Grande-Bretagne³⁸, les Français sont perçus comme une menace. Après 1293 et la construction du Clos des Galées à Rouen, on craint l'invasion définitive et des rumeurs circulent (notamment en 1295 et 1297). Après avoir été une route maritime, la Manche devient une véritable zone de frontière.
- 31 L'Angleterre devient une puissance régionale, mais se trouve du même coup encerclée par des étrangers qui sont autant d'ennemis³⁹. Elle est de plus isolée au milieu de la mer, ce

qui accroît sa vulnérabilité. En 1331, alors que la guerre de Cent Ans n'a pas encore débuté, les îles de Jersey et Guernesey se plaignent d'être « en aperte oppression et apoverissement et peril de desheritance [...] mesmement pur ce qils sont enclos de la grant mer en la marche de toutes nacions⁴⁰ ». La mer est une zone de marches au même titre que les périphéries celtiques ou aquitaines.

- 32 C'est dans ce contexte qu'en 1293, une bataille navale dans le chenal du Four, en Bretagne, unit des Gascons, des Irlandais et des Anglais des Cinq Ports contre des Normands ; après leur victoire, les Gascons attaquent La Rochelle⁴¹. Le roi anglais, en tant que seigneur d'Aquitaine, est tenu pour responsable d'avoir autorisé ses sujets gascons à combattre ceux de son seigneur, le roi de France, et il est convoqué devant la cour de justice royale à Paris. Pour diminuer la gravité de cette « catastrophe diplomatique⁴² », les diplomates anglais présents à Paris imaginent de faire d'une offense à un suzerain un problème entre deux nations souveraines et placées sur un pied d'égalité. Pour le roi d'Angleterre, les sanctions éventuelles seraient alors plus clémentes. Pour cela, ils font de la Gascogne un véritable morceau de l'Angleterre. Comment ? En affirmant que

« du temps qil ny ad memoire du contraire, [les Anglais] avoient este en paisible possession de la sovereigne seigneuries de la meer d'Engleterre et des isles esteans en ycele⁴³ ».

Il faut comprendre cette phrase comme l'affirmation d'une domination souveraine du roi d'Angleterre sur la mer. Si l'on suit ce raisonnement, la mer est véritablement intégrée au territoire anglais, et ne crée aucune discontinuité territoriale entre la grande île et la Gascogne. Ergo, la Gascogne fait partie de l'Angleterre, et si c'est bien Édouard I^{er} qui est le seigneur de cette région, c'est en tant que roi d'Angleterre et non en tant que duc de Gascogne. Cette intégration juridique de la mer au territoire est alors un fait totalement nouveau⁴⁴.

Par la suite, cette revendication de la souveraineté sur la mer s'affirme à un point tel que les continentaux eux-mêmes ont conscience d'une « frontière de mer ». Ainsi Froissart au sujet des événements de 1400 :

« § 81. Comment le roy de France mist sus une grosse armee pour aller sus les frontieres d'Angleterre. Quant ce vint sus le pas que on compta l'an mil .iiij., le roy de France, son frere, leurs oncles et leurs consaulx, entendirent que les Anglois, gens d'armes et archiers, passoient la mer et se bouttoient dedens Calais et dedens Guisnes, Hames, Oye et Bavelinghehen, et pourveoient grandement les lieux. [...] Il fu sceu en Angleterre que, au commandement du roy de France et de son conseil, les Franchois se pouveoient moult fort et garnissoient citez, villes et chastiaux sus les frontieres de Picquardie, [...]; mais estoient les frontieres, tant de France, comme Guisnes et Calais, en ruynne, mais point ne couroient encore l'un sur l'autre, car point n'en avoient encore de commandement⁴⁵. »

- 33 Froissart désigne explicitement les rivages français comme matérialisant la frontière entre France et Angleterre. Si l'on s'accorde avec lui, cela signifie que sur la Manche, les Anglais sont chez eux. Nous sommes bien là dans la continuité de l'affirmation anglaise de 1293. Comment comprendre cette démarche ?
- 34 On peut avancer que le roi anglais, en s'affirmant comme « souverain sur la mer », cherche à faire d'une faiblesse un atout. Cette mer qui encercle les îles Britanniques, les rendant plus vulnérables aux attaques, nécessitant de solides infrastructures de surveillance, devient alors un glacis de protection. Face à des étrangers de plus en plus mal perçus, le salut de l'Angleterre passe par la maîtrise de la mer.

•

35 Cet article ne représente qu'une modeste tentative pour lancer des pistes de réflexion sur le rapport entre une situation géographique donnée (la prégnance de l'élément marin dans les îles Britanniques) et l'idéologie politique en ce qui concerne un risque particulier (ici, celui de l'étranger). Il nous semble toutefois important de souligner, au terme de cette brève réflexion, le rôle particulier que joue la mer pour les Britanniques : de lien entre les terres et les peuples, elle devient à la faveur de l'affirmation nationale anglaise un facteur de risque nouveau. L'étranger qui vient par mer est un risque pour l'Angleterre. Ses souverains médiévaux n'ont cessé de vouloir l'en protéger. Sur ce point, l'État anglais ne diffère pas vraiment de ses contemporains continentaux : en Bretagne⁴⁶, en France⁴⁷, les souverains protègent également leurs côtes et instaurent des réglementations comparables au *Sea Guard* de 1339. La différence, nous semble-t-il, réside dans le rôle que ce problème a joué au sein de la construction politique de l'Angleterre : en intervenant au moment où celle-ci se constitue véritablement comme nation, la crainte de la mer (et de ceux qui en viennent) se superpose à la construction idéologique de l'« étranger ». Deux siècles plus tard, un illustre Anglais définira ainsi son pays :

« This precious stone set in the silver sea, Which serves it in the office of a wall, Or as a moat defensive to a house Against the envy of less happier lands, [...] England, bound in with the triumphant sea⁴⁸... »

NOTES DE FIN

1. YUNGBLUT, Laura Hunt, *Strangers Settled Here Amongst Us. Policies, Perceptions and the Presence of Aliens in Elizabethan England*, Londres, Routledge, 1996, p. 47.
2. Sur ce point, voir l'article de VINCENT, Nicolas, « Twelfth and Thirteenth-Century Kingship. An Essay in Anglo-French Misunderstanding », dans GENET, Jean-Philippe et RUGGIU, François-Joseph (dir.), *Les idées passent-elles la Manche ? Savoirs, représentations, pratiques (France-Angleterre, X^e-XX^e siècles)*, Paris, PUPS, 2007, p. 21-36.
3. CAMPBELL, James, *The Anglo-Saxons*, Oxford, Phaidon, 1982, p. 20.
4. *Ibidem*, p. 162-163.
5. Voir l'introduction de Mathias Tranchant dans le présent recueil.
6. KIM, Keechang, *Aliens in Medieval Law. The Origins of Modern Citizenship*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 10 ; YUNGBLUT, Laura Hunt, *Stranger...*, op. cit., chap. 3 (« *The Presence of Aliens and Government Policy in the Reign of Elizabeth I* »), *passim*, qui comporte d'utiles rappels sur la politique des rois médiévaux envers les marchands étrangers.
7. En décrivant un univers étranger et incompréhensible, c'est la conquête anglo-normande et son œuvre de « civilisation » des Irlandais qu'il cherche à justifier.
8. GIRAUD DE BARRI, *Topographia Hibernica (La Topographie de l'Irlande)*, éd. de BOIVIN, Jeanne-Marie (éd.), *L'Irlande au Moyen Âge. Giraud de Barri et la Topographia Hibernica (1188)*, Paris, Champion-Slatkine, 1993, p. 255-256.
9. Nous nous trouvons doublement ici dans le registre du merveilleux : d'une part parce que l'histoire se situe sur « les immensités insondables » de la mer, d'autre part parce que

cette mer, la mer du Connacht, est inconnue de Giraud. Située à l'ouest de l'Irlande, sur sa côte atlantique, elle est pour lui très lointaine et ouverte sur l'inconnu.

10. Nous pouvons raisonnablement penser que l'anecdote est ainsi située dans le cadre de la fiction, mais présentée comme authentique (Giraud a « entendu des matelots raconter ») afin d'apporter du crédit au message idéologique qu'elle porte.

11. DAVIES, Rees R., *Domination and Conquest. The Experience of Ireland, Scotland and Wales, 1100-1300*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 14-15.

12. Nous pouvons citer ici, pour les exemples les plus connus, la *Chronica Majora* de Matthieu Paris, antérieure à 1300, et le *Polychronicon* de Ranulf Higden, traduit en anglais au XV^e siècle par John de Trevisa. Sur les chroniques anglaises, voir GENET, Jean-Philippe, *La Genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, PUF, coll. « Le Nœud gordien », 2003, p. 286-292, et GRANSDEN, Antonia, *Historical Writing in England*, vol. 2 (*C. 1307 to the Early Sixteenth Century*), Londres, Routledge, 1998.

13. *The Saint Albans Chronicle. The Chronica maiora of Thomas Walsingham, I (1376-1394)*, éd. de TAYLOR, John, CHILDS, Wendy R. et WATKISS, Leslie, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 166 (ici traduit du latin).

14. KIM, Keechang, (*Aliens in Medieval Law...*, op. cit., p. 143) souligne qu'à partir du statut *Ultra mare* de 1351, c'est le serment d'allégeance au roi d'Angleterre qui fonde l'appartenance au corps politique.

15. *The Saint Albans Chronicle...*, op. cit., p. 752.

16. *Calendar of the Patent Rolls Preserved in the Public Record Office (CPR), Henry III, AD 1258-1266*, Londres, PRO, 1906, p. 349.

17. « As it is necessary for the defence of the realm against the invasion of aliens [...] ». Il faut cependant rester prudent en utilisant les *Calendars*, car ils peuvent refléter les sentiments du scribe chargé de résumer le *roll*, plutôt que la volonté réelle du roi. En tous les cas, cela dévoile toujours des faits de mentalités intéressants.

18. CPR, *Edward II, AD 1313-1317*, p. 234.

19. CPR, *Henry V, AD 1416-1422*, p. 268.

20. L'île d'Oxney, qui est aujourd'hui un lieu-dit, est située dans le Kent, près de Rye. Elle est maintenant intégrée aux marais de Romney (*Romney Marsh*), à l'est de Rye, mais était encore une île au moment où la côte a commencé à s'envaser, au XIII^e siècle.

21. National Archives, Kew (Surrey) (PRO), C (*Chancery*) 47/2/48/8, s. d.

22. Yarmouth, sur l'île de Wight.

23. Martilmas, Martlemas ou Martinmas est la fête de saint Martin, célébrée le 11 novembre.

24. CPR, *Edward I, AD 1292-1301*, p. 149.

25. À cette période, le roi d'Angleterre soutient la Hollande et ses possessions (Frise et Zélande, bientôt Hainaut) contre le comte de Flandre Guy de Dampierre. Cela ne l'empêche pas de chercher à se rapprocher de la Flandre contre la France à partir de 1292 environ.

26. KIM, Keechang, *Aliens in Medieval Law...*, op. cit., p. 29.

27. RUSSON, Marc, *Les côtes guerrières. Mer, guerre et pouvoirs au Moyen Âge. France – Façade océanique XIII^e-XV^e siècle*, Rennes, PUR, p. 225.

28. « To the custody, during pleasure, of the maritime parts » (CPR, op. cit., p. 142, 147, 149, 152, 157 et 169). Ces 14 *Keepers of the Coast* sont John comte de Warenne, John Buteturte, William de Alta Ripa, Henry de Cobeham, Matthew Giffard, Stephen de Cusington, William de Lespeys, Henry Russel, William de Stokes, Adam Gurdun, Richard

de Tany, William de Boville, Robert de Malteby, Peter Rocelyn (certains sont affectés à deux endroits différents).

29. « [...] with power to compel persons to assist in the defence when necessary » (CPR, *op. cit.*, p. 142).

30. Notamment C 47/2 (*Army and Navy*), n° 10/16 (17 novembre 1295), 12 (1^{er} décembre 1296), 49/1 (sous Richard II).

31. RODGER, Nicholas A. M., *The Safeguard of the Sea. A Naval History of Britain*, vol. 1 (660-1649), Londres, Harper Collins, 1997, p. 136.

32. *Ibidem*, p. 79.

33. Le texte est effacé par endroits.

34. National Archives, Kew (Surrey) PRO, C (*Chancery*) 47/2/48/8.

35. YUNGBLUT, Laura Hunt, *Strangers...*, *op. cit.*, p. 44.

36. LE PATOUREL, John H., *The Norman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 1976, p. 165-176.

37. Le roi d'Écosse Malcolm III s'était reconnu vassal du Conquérant en 1072, les rois irlandais avaient fait allégeance à Henri II Plantagenêt en 1175, le Pays de Galles se trouva partagé entre seigneuries anglaises et principautés galloises, ce qui correspondait *grosso modo* au XII^e siècle à un partage nord-sud.

38. SIVERY, Gérard, *Louis VIII. Le lion*, Paris, Fayard, 1995, p. 156-163.

39. On pourrait tenter un rapprochement entre ces périphéries, autrefois soumises et désormais ennemies, et les zones que le Kremlin désigne aujourd'hui comme « l'étranger proche », qu'il tente à la fois de combattre et d'intégrer. Les zones celtiques ne sont cependant pas les seules concernées : Jean-Philippe Genet remarque dans *Les îles Britanniques au Moyen Âge* (Paris, Hachette, 2005, p. 181) que « l'instabilité de la société gasconne [sous le règne d'Édouard I^{er}] est celle d'une société de frontière, comparable à celles du pays de Galles ou de la *Border* écossaise ».

40. CHAPLAIS, Pierre, *Diplomatic Practice*, I, 207.

41. Ces événements font partie des conséquences de l'attaque de marins bretons par des marins bayonnais à la pointe Saint-Mathieu la même année. Voir FAVIER, Jean, *Les Plantagenêts. Origines et destin d'un empire, XI^e-XIV^e siècles*, Paris, Fayard, 2004, p. 792-793.

42. RODGER, Nicholas A. M., *The Safeguard of the Sea...*, *op. cit.*, p. 78.

43. CHAPLAIS, Pierre, *Diplomatic Practice*, *op. cit.*, I, 206.

44. C'est également une conception tout à fait remarquable de la souveraineté territoriale, et qui sert de fondement au *Libelle of Englyshe Polycye* quelque cent quarante ans plus tard. Mais à l'époque du *Libelle*, l'Angleterre a les moyens matériels de revendiquer cette souveraineté ; ce n'est pas encore le cas au XIV^e siècle, où cela s'assimile plutôt à un « tour de passe-passe » diplomatique.

45. FROISSART, Jean, *Chroniques. Livres III et IV*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres Gothiques », 2004, p. 852-853.

46. MOAL, Laurence, *L'Étranger en Bretagne au Moyen Âge : présence, attitudes, perceptions*, Rennes, PUR, 2008 (voir également l'article de Laurence Moal dans le présent recueil) ; F AUCHERRE, Nicolas, PROST, Philippe et CHAZETTE, Alain (dir.), *Les fortifications du littoral : la Bretagne sud*, Niort, Patrimoines & Médias, 1998.

47. RUSSON, Marc, *Les côtes guerrières...*, *op. cit.* ; BARRÉ, Éric, « Un aspect de la défense maritime du Cotentin au Moyen Âge, la mise en place du Guet de la Mer », dans *Les Normands et la mer. XXV^e Congrès des sociétés historiques et archéologiques de Normandie*, Saint-Vaast-la-Hougue, Musée maritime de l'île de Tatihou, 1995.

48. SHAKESPEARE, *Richard II*, II, 1 (monologue de Jean de Gand).

RÉSUMÉS

Cet article analyse l'attitude de l'Angleterre vis-à-vis de l'étranger aux XIII^e et XIV^e siècles. Au cours de cette période, celui-ci est assimilé à un ennemi, ce qui peut s'expliquer par l'isolement progressif de l'Angleterre à partir du XIII^e siècle et la transformation de la mer en une nouvelle frontière. Quiconque vient par la mer est alors perçu comme une menace dont il faut se protéger.

This paper deals with the attitude of England towards the aliens in the 13th and 14th centuries. During this period, they were gradually considered as enemies. We can explain that by two factors: England got more isolated in Europe, and the sea came to be seen as a new kind of border. Anyone coming from the sea was then considered as a threat. Hence a new need for protection.

INDEX

Index chronologique : XIII^e siècle, XIV^e siècle

Thèmes : Angleterre

AUTEUR

FRÉDÉRIQUE LAGET

Doctorante Université de Nantes – Centre de Recherches en Histoire Internationale et Atlantique
(EA 1163)